

L'ENTR'ACTE



LYONNAIS,

BOCIE

et Librairie M.

Gazette des Salons et des Théâtres, Portraits d'Artistes, Croquis, Modes, etc.

L'ENTR'ACTE paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres. — Prix de l'abonnement : 3 fr. pour 3 mois. — Un numéro avec dessin, 25 c.; sans dessin, 15 c. — On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, 2, à l'entresol (une boîte est dans l'allée). — Prix des insertions : 25 c. la ligne. On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue. — Les Avis et Réclamations devront être adressés *franco* au Bureau de l'Entr'acte. — Les abonnements et les insertions sont reçues à Paris, à l'Office-Correspondance de LEPelletier-Bourgois, place de la Bourse, 6.

REVUE THEATRALE.

Grand-Théâtre.

Pour aujourd'hui, constatons seulement l'ouverture de l'année théâtrale qui a commencé pour nous d'une manière toute gracieuse et avenante, grâce au *Domino noir* et à M^{me} Jenny Colon qui y chante avec un goût exquis un rôle écrit sur un ton bas et uniforme; mais, avec M^{me} Colon, les moindres nuances sont spirituellement rendues; aux petites choses elle donne du relief, une couleur, et il est difficile de mieux interpréter que cette charmante cantatrice la musique si douce et si facile d'Auber. Je dis facile pour nous qui écoutons. A ce théâtre dont elle protégeait la soirée par sa présence, M. Jenny Colon clôturait pour elle-même ses représentations; aussi fleurs et bravos ne lui ont pas manqué, et c'était justice, car nous lui devons la réhabilitation parmi nous de la *Reine d'un jour* et du *Planteur*.

Le répertoire qui s'organise, les difficultés des premiers pas pour des acteurs nouveaux qui ont besoin de répéter et de se reconnaître, tout cela retarde les plaisirs d'un public impatient. Nous attendons que les choses aient pris une position régulière pour y conformer nos allures et formuler notre compte-rendu. Disons cependant que les espérances que l'on avait conçues du talent d'Audran, le premier ténor d'opéra-comique, se réaliseront sans doute. Au milieu d'un vacarme incessant, dont la rentrée de Joanny Bruyat était la cause ou le prétexte, nous avons reconnu chez Audran un timbre de voix agréable, dans le médium surtout, une assez grande facilité, du goût et de la méthode. Son physique est agréable, sa physionomie fine et régulière; comme acteur, il a de la chaleur, un bon débit, une prononciation correcte, de la tenue et de l'aisance, mais peut-être un peu trop de précipitation, défaut, du reste, commun à tous ceux qui ont peur, et ce soir-là rien n'était fait pour rassurer le débutant.

Avez-vous entendu M. Grassi? C'est un violoniste d'un talent hors ligne et de l'école de Paganini. Aux difficultés que M. Grassi se crée à plaisir sur son instrument et qu'il surmonte avec un rare bonheur, comme dans les variations de sa composition, il sait allier une grande pureté et une justesse d'archet d'un mérite inappréciable, témoin le concerto de Weber qu'il nous a exécuté l'autre jour. A ce concert, auquel a voulu contribuer M. Alex. Billet, *notre pianiste*, et nous sommes heureux de dire *notre pianiste*, à ce concert, dis-je, il n'y avait que fort peu de monde, quelques amateurs seulement. Le public qui ne connaît pas Grassi s'était prudemment abstenu. Il faut venir pour entendre et connaître cependant, et maintenant que tout le monde sait que M. Grassi est un des plus habiles violons connus, on viendra sans contredit pour l'écouter et l'applaudir. L.....

Gymnase.

Mardi, M. Vernon a tenté une nouvelle épreuve dans le *Chevalier de Saint-Georges*, mais les hostilités étaient tenaces, et après une lutte acharnée et scandaleuse, de la part des deux camps des spectateurs, il a été obligé de se retirer. La résistance de M. Vernon s'est trop prolongée. Il est des humiliations auxquelles un artiste ne doit jamais s'exposer, quelle que soit la cause qui les motive.

M. Seguy a terminé très-heureusement ses débuts. Ainsi que nous l'avions prévu, notre deuxième scène a fait en lui une acquisition précieuse; car M. Seguy est un habile comédien, comprenant fort bien ses

personnages et les rendant toujours de la manière la plus vraie. Avec lui tous les caractères, toutes les positions sont parfaitement nuancés. Sa diction est simple, facile, mais toujours pleine de dignité. Nous l'avons vu successivement dans trois rôles, chacun d'un caractère bien opposé aux autres, et toujours nous avons retrouvé dans l'interprète le personnage de l'auteur. Dans le duc de Richelieu de *Mlle de Belle-Isle*, M. Seguy nous a prouvé qu'il sait bien porter l'habit brodé et que la comédie lui est familière.

M^{me} Jenny Colon reparait de temps en temps et fait toujours les délices de ceux qui l'entendent. Le Gymnase n'attend plus que l'arrivée de M. Lambert. C'est une vieille et précieuse connaissance que nous accueillerons avec chaleur.

A M. le Rédacteur du journal l'Entr'acte.

Monsieur,

Comptant sur votre obligeance et votre impartialité, je vous prie d'admettre dans vos colonnes les explications que je dois à ma dignité d'homme et à ma réputation d'artiste, après les accusations qui se sont élevées contre moi au sujet de la représentation de mardi dernier.

On me reproche d'avoir, par l'entremise de gens apostés ou d'amis officieux, fait proférer des injures et occasionné des scènes aussi indécentes que scandaleuses. Ce reproche de bassesse et de grossièreté est le premier que l'on m'adresse; aussi je le repousse avec énergie et je flétris les auteurs de ces désordres en déversant sur eux tout le mépris qu'ils méritent.

J'ai été assez heureux dans ma vie privée comme dans ma carrière artistique pour me faire quelques amis, et il n'en est pas un dont la bienveillance ne soit un honneur pour moi; toutefois, dans aucun cas, je ne saurais reconnaître pour tels ceux qui, sans respecter les lois de la politesse et le droit acheté en entrant au théâtre, injurient ou menacent les personnes qui ne partagent pas leur opinion.

On m'a reproché aussi d'avoir, par mon indolence, entravé la marche du répertoire; de là le mécontentement de MM. les abonnés, fatigués à juste titre des spectacles monotones qu'on leur a donnés l'année dernière. Ce bruit, répandu à plaisir, vient peut-être de la même main qui avait pris soin de me choisir les dangereux soutiens qu'on suppose avoir été achetés par moi. Que l'on veuille bien s'informer auprès de l'administration et l'on saura que pendant toute l'année, à part les deux mois pendant lesquels j'ai été malade, j'ai demandé à jouer plus souvent et réclamé constamment contre la pauvreté du répertoire. Malheureusement, soit défaut d'organisation dans la troupe, soit toute autre cause indépendante de ma volonté, il m'a fallu passer une année avec quatre ou cinq rôles et rester souvent quinze à vingt jours éloigné de la scène.

On m'avait engagé à en appeler une fois encore à la justice impartiale de MM. les abonnés, à celle du public; mais, profondément affligé de me voir accusé injustement, j'aime mieux me retirer que de donner prise aux bruits les plus injurieux qu'on puisse répandre sur un artiste. J'ai résilié mon engagement.

Veillez agréer, etc.

JOANNY BRUYAT.

Il est vraiment déplorable pour M. Bruyat qu'il se soit trouvé la victime de scènes que les personnes qui connaissent son caractère n'ont

jamais songé à lui attribuer. Du reste, un fait qui fera comprendre combien cet artiste est éloigné de semblables moyens, c'est que, tout en résiliant son engagement, il a bien voulu consentir à jouer jusqu'à l'arrivée de son remplaçant, pour faciliter les débuts et rendre service à la direction, qui, sans cet acte de pure obligeance, se serait trouvée dans un grand embarras.

BIOGRAPHIE.

M. Alexandre BARGINET (de Grenoble).

Depuis la grande régénération de 1789, il est un certain nombre d'hommes d'élite chez lesquels l'amour du pays s'allie à la puissance du talent, et dont la vie politique se trouve si étroitement mêlée à la vie littéraire qu'il est difficile de parler de l'une sans effleurer l'autre. Celui dont nous allons esquisser la biographie est un de ces hommes, et malgré tout notre désir de n'envisager en lui que l'écrivain, nous serons peut-être forcés de laisser l'histoire entrer dans cette notice avec la littérature.

M. Barginet (Alexandre-Pierre) est né à Grenoble, le 5 messidor an v, d'une famille honorable mais pauvre. Il fut admis au lycée comme élève national. A l'âge de 16 ans il fit, en haine de l'invasion de 1814, représenter sur le théâtre de sa ville natale un *à-propos* patriotique qui obtint un succès d'enthousiasme et décida de sa carrière. Le général Bubna, informé que la pièce contenait des allusions offensantes contre sa nation, fit, après que la capitulation de Paris lui eut ouvert les portes de Grenoble, appeler le jeune Barginet dont la franchise lui plut et à qui il proposa de l'attacher à sa personne en qualité de secrétaire. Barginet avait trop de noblesse dans l'âme pour accepter une semblable proposition, et il préféra aux faveurs de l'étranger le sort modeste que lui réservait la patrie. En 1815 il se porta un des premiers au-devant de Napoléon revenant de l'île d'Elbe, et eut l'honneur de s'entretenir longuement avec lui à la Côte-de-Laffret, près Vizille.

Cet entretien est resté à jamais gravé dans la mémoire de Barginet comme l'événement le plus extraordinaire qui ait pu honorer sa vie. J'ai moi-même parlé, il y a seize ans, de cette entrevue à M. le comte de Las-Cases à qui j'eus l'honneur d'être présenté. Cet honorable et vertueux personnage m'assura qu'à Sainte-Hélène Napoléon se rappelait souvent son voyage triomphal en Dauphiné. Il n'avait oublié aucun fait, aucun incident de ces jours d'espérance, pas même le nom du jeune écolier auquel il avait promis de tenir lieu de père, parole qu'il avait tenue autant qu'il était en lui; car un décret impérial du mois d'avril 1815 avait nommé Barginet élève national à Saint-Cyr, et une décision qui suivit de près ce premier bienfait le dispensait même de fournir le trousseau exigé par les règlements. La seconde restauration vint brusquement lui fermer la brillante carrière ouverte devant lui.

En 1816 Barginet figura dans l'affaire de Didier, dont il ne nous appartient point de parler ici, et dont on n'a déjà que trop parlé. En 1818, sur les sollicitations de celui qui écrit ces lignes, Barginet se rendit à Paris où il se consacra entièrement à la littérature, et où il se fit honorablement remarquer dès son début par diverses brochures politiques et un grand nombre d'articles de journaux. Il fut le premier qui osât sous la restauration honorer la mémoire de l'empereur et rappeler la grandeur de l'Empire. En 1821 il publia *la Nuit de Sainte-Hélène*, et diverses autres pages consacrées à de nobles souvenirs ou à de hautes questions sociales. Traduit deux fois devant la cour d'assises, il fut deux fois acquitté; mais lorsque le jugement des délits de la presse eut été enlevé au jury, il fut mis une troisième fois en accusation et condamné par la justice exceptionnelle. Incarcéré dans le corridor rouge de Sainte-Pélagie, il consacra son temps à des études sérieuses et publia, à peine âgé de 23 ans, *l'Histoire du gouvernement féodal*, livre aussi remarquable par la hardiesse et la nouveauté du point de vue où l'auteur s'est placé que par l'érudition prodigieuse qui se révèle à chaque page. Barginet y combat avec une conviction entraînante les opinions de Montesquieu et celles de M. Guizot sur l'origine de la féodalité et sur le caractère pénal de la loi salique.

Plus tard, Barginet entreprit, à l'exemple de Walter Scott, une série de romans historiques destinés à reproduire les traditions populaires du Dauphiné et les hauts de l'histoire contemporaine, il publia en peu d'années *les Montagnards*, *la Cotte Rouge*, *le Roi des montagnes*, *les Deux Seigneurs de village*, *la Chemise sanglante*, *les Ebberards*, *le Grenadier de l'île d'Elbe*, *la Trente-deuxième demi-brigade*, *les Chroniques impériales*, etc. etc. Tous ces ouvrages se distinguent par la richesse du

style, l'élévation des idées, et surtout par le but philosophique et social qui leur sert de base; tous ont obtenu un grand succès; tous ont eu plusieurs éditions, soit en France, soit à l'étranger, et tous cependant sont devenus fort rares aujourd'hui, parce que l'indifférence de l'auteur ne lui a pas permis jusqu'à présent de les faire réimprimer de nouveau.

En 1830 Barginet prit une part très-active à la révolution de juillet, et fut nommé par le peuple maire d'une commune importante des environs de Paris; il contribua par sa fermeté au rétablissement de l'ordre matériel et fut élu commandant de la garde nationale; il fut un des premiers écrivains que le gouvernement nouveau crut devoir décorer de la Légion-d'Honneur; il fut nommé ensuite inspecteur-général de la salubrité et de l'éclairage de Paris, mais l'indépendance de son caractère le détermina bientôt à se démettre de ces fonctions.

Il publia peu de temps après, avec le savant M. de Montferrier, un *Dictionnaire des sciences mathématiques*, dont il écrivit spécialement toute la partie historique, en partant d'un point de vue élevé et tout-à-fait nouveau dans la science. Les idées qui dominent toutes les productions littéraires ou historiques de Barginet appartiennent évidemment à l'école allemande moderne, beaucoup trop négligée peut-être par notre studieuse jeunesse; elles se déduisent des doctrines de cette noble école, à la fois rationaliste et spiritualiste, dont Kant a été le point de départ, et qui, suivant la belle expression de Mme de Staël, est revenue à la religion par la philosophie, et à la philosophie par la religion.

On sait que l'évangile est, pour cette illustre école, la plus haute révélation qui ait été faite à l'humanité de la morale absolue. Ce livre sublime est le *criterium* en même temps que la règle suprême de ses idées spéculatives, comme il sert de point de départ à toutes ses doctrines pratiques, où l'homme est sans cesse sacrifié à l'humanité tout entière. Idée simple et belle, qui résume admirablement la charité et la fraternité du christianisme.

C'est dans la direction supérieure de ces études qu'a été conçu le dernier ouvrage de Barginet, *Martin Luther*, œuvre non-seulement très-remarquable sous le rapport purement littéraire et artistique, mais dont le but élevé sort entièrement de la sphère du romancier. L'auteur semble vouloir y rompre avec tout son passé, et y trace, pour ainsi dire, le programme d'une vie intellectuelle toute nouvelle. Les graves et nombreuses questions qui s'agitent aujourd'hui dans le monde et dans la presse y sont traitées avec un rare talent, au point de vue religieux. Prévoyant le jour prochain où une grande réforme sociale sera devenue indispensable, et où tous les pouvoirs de la société deviendront insuffisants pour maintenir l'ordre et défendre la civilisation, Barginet démontre dans *Martin Luther*, par l'analogie historique qui aide à frapper plus vivement les esprits, qu'aucune réforme n'est possible et ne saurait avoir de résultat social si son point de départ n'est pas l'élément religieux. En conséquence, il combat avec une force de logique entraînant toutes les théories absurdes que les sectateurs d'Owen, de Malthus, de Saint-Simon et de Fourier essaient de vulgariser en France et en Angleterre. Fidèle et ardent défenseur de toutes les libertés nécessaires au citoyen et à l'homme civilisé, il s'élève avec chaleur contre les doctrines exagérées de la démagogie moderne, dans lesquelles il ne voit qu'un danger pour l'ordre social, pour les lois et pour la civilisation elle-même.

D'après l'esquisse que nous venons de tracer, on peut juger qu'aucune vie d'écrivain n'a été plus occupée et plus laborieuse que celle de Barginet; on peut donc s'étonner avec Charles Durand, le compagnon de sa dernière captivité, de ne pas le voir figurer au premier rang parmi les écrivains dont la France s'occupe aujourd'hui. Son talent est certes fort au-dessus de sa réputation.

Pour s'expliquer cette contradiction bizarre, il faut descendre dans la vie privée de Barginet et interroger son noble caractère. Pour lui la carrière des lettres n'a jamais été un but, mais un moyen. Entièrement dévoué à l'apostolat des idées sociales dans lesquelles il a une foi vive et sincère, il a constamment marché vers la réalisation de ce but généreux, en négligeant tout ce qui rend cette carrière brillante et heureuse pour tant de médiocrités contemporaines. Barginet paraît dédaigner tous les moyens de succès dont on abuse tant aujourd'hui. Simple et austère dans sa vie pratique comme dans ses écrits, il faut que la renommée vienne le chercher, mais il n'ira jamais au-devant d'elle.

Depuis six mois Barginet est rédacteur en chef et gérant du *Journal du Commerce de Lyon*, et on comprendra la réserve que nous imposent notre position, lorsque nous nous abstiendrons de donner à ses travaux actuels dans la presse périodique tous les éloges qu'ils méritent. Mais

L'entr'acte lyonnais.



A. BARGINET,
de Grenoble.

comme une constante amitié nous unit depuis près de trente ans à cet écrivain ; comme nous avons reçu dès sa jeunesse tous les épanchements de cette âme fière et indépendante ; comme nous avons vu et encouragé de toute la force de notre amitié les premières lueurs de cet esprit à la fois si simple et si élevé, on nous pardonnera peut-être la chaleur de nos éloges. La calomnie et l'esprit de parti, qui essaient de flétrir tout ce qui est digne de l'intérêt des hommes de cœur, pourront nous taxer d'exagération, mais nous les défions de nous accuser de mensonge, et nous nous estimons heureux de pouvoir donner aujourd'hui publiquement à Barginet un témoignage de l'estime profonde que nous portons à son talent et de l'amitié sincère que nous portons à sa personne.

EUGÈNE DE LAMERLIÈRE.

MARIA.

La nature se réveillait ; le ciel était bleu ; la poitrine se gonflait avec vigueur et les poumons s'élargissaient avec volupté pour aspirer plus abondamment cet air doux et pur qui caressait les tempes ; un beau soleil jetait son éclat doré sur chaque objet et faisait tout épanouir sous ses rayons vivifiants. Les plantes printanières exhalaient leurs parfums ; déjà le lilas odorant était impitoyablement mutilé pour venir orner les bouquetiers des boudoirs et recevoir les baisers avides de la femme lascive. La campagne revêtait sa belle parure verte, et appelait sur ses pelouses, dans ses bois et dans ses prairies les gens pour qui l'existence est toute faite ; ceux qui n'ont d'autre occupation que de regarder le ciel et de respirer l'air ; ceux qui, par le seul fait de leur naissance, ont droit à toutes les satisfactions, à tous les plaisirs, pendant que d'autres hommes, leurs semblables, travaillent toute la journée sous la chaleur exaspérante du soleil le plus mordant, pour pouvoir apporter un morceau de pain à leur vieille mère que la faim torture.

Le duc de Meuden quittait son hôtel du faubourg Saint-Germain et allait passer la belle saison dans sa terre de Laumon avec Mme la duchesse et leur fille unique, Maria. C'était un homme plein de morgue nobiliaire, croyant sincèrement à l'exception privilégiée de sa naissance, et prêt à tout endurer plutôt que d'abandonner ce qu'il appelait les droits et les principes de la noblesse. Assurément, un supplice affreux pour lui, c'était de penser qu'il n'aurait point de fils, point d'héritier à qui il pût transmettre son nom, ses titres et ses idées ; mais il s'était bien promis que sa fille ne se marierait jamais qu'avec un homme de pure race.

Maria avait dix-sept ans, et sa beauté était vraiment admirable ; on était tenté de se mettre à genoux devant sa grâce aérienne ; il y avait dans sa taille et dans sa démarche une majesté ravissante, et dans sa physionomie une bonté, une douceur telles que l'imaginer notre âme dans ses moments de rêveries célestes.

Une éducation parfaite avait développé en elle les qualités les plus adorables ; aussi était-elle toujours soumise aux exigences de son père. Les brusqueries du duc n'avaient jamais fait sortir la moindre plainte de sa bouche. Sa mélancolie naturelle s'harmonisait avec le calme de la campagne ; elle goûtait une ivresse intime à admirer chaque objet, chaque végétation, où se révèle si bien la puissance de Dieu. Dans cette solitude, en effet, quelles douces sensations on éprouve à passer des journées devant une fleur ! Comme les croyances viennent en foule et amènent l'extase et l'amour de Dieu ! La vie paraît belle alors ; on est heureux rien que de sentir qu'on existe.

Maria passait tout son temps à parcourir les champs ; rien n'égalait pour elle cette jouissance. Un jour que son esprit était livré tout entier aux rêveries que faisait naître en elle l'harmonie de la nature, elle remarqua tout-à-coup qu'elle marchait depuis long-temps et qu'elle s'était très-éloignée du château, car elle ne l'apercevait plus, et déjà sa figure angélique était empreinte d'inquiétude en songeant à la difficulté de retrouver ainsi au milieu des bois un chemin qu'elle n'avait plus parcouru. Ce silence qui, quelques minutes auparavant, avait tant de charme pour elle, lui semblait effrayant maintenant, lorsque la détonation d'un coup de fusil lui fit pousser un cri, et aussitôt un jeune homme en accoutrement de chasse accourut auprès d'elle pour lui faire agréer ses excuses sur la frayeur qu'il lui avait causée, et d'après la surprise qu'il manifestait de trouver la fille du duc de Meuden seule au milieu des bois, Maria expliqua son embarras au jeune homme qui lui offrit de la reconduire jusqu'aux avenues du parc du château. Rien n'éveille les battements du cœur comme la solitude et le silence des champs. Marie s'était sentie frissonner en entendant la conversation douce mais spirituelle de son conducteur Gustave ; elle le quitta, mais des émotions extraordinaires s'étaient emparées d'elle ; son imagination était tout occupée du souvenir du jeune chasseur.

Quant à Gustave, fils d'un vieux militaire retraité, il avait interrompu ses études de droit pour venir veiller son père qu'une maladie sérieuse clouait au lit depuis plusieurs mois. Quoiqu'il eût beaucoup entendu vanter la beauté et les vertus de Maria, il n'aurait jamais cherché l'occasion de la voir ; ses idées, tout-à-fait contraires à celles du duc de Meuden, étaient pour lui une cause d'éloignement. Il avait pourtant l'âme pleine d'amour ; son imagination s'était créée une femme qu'il aimait à l'égal d'une divinité ; ses illusions la poétisaient des couleurs les plus vives et lui posaient au front une auréole céleste ; elle était pour lui un culte, une idolâtrie. Quand il vit Maria et qu'il se fut entretenu avec elle, il lui sembla reconnaître l'enfant de ses rêves. Tous les deux s'aimaient sans se l'avouer, et tous les jours, sans le savoir, ils dirigeaient leurs promenades vers les mêmes lieux. L'amour

est si habile à deviner ! Cependant Gustave fit l'aveu de son amour à Maria, qui semblait l'attendre comme une chose due. Les deux jeunes amants vivaient ainsi heureux et pleins de foi l'un en l'autre, lorsqu'un jour le duc de Meuden les surprit dans une de ces causeries où leurs cœurs se disaient encore plus de choses qu'ils ne pouvaient en exprimer. Il ramena brusquement Maria au château, et Gustave apprit, par un domestique, qu'il l'avait frappée violemment et lui avait défendu de sortir du parc dorénavant. La pensée qu'il ne pouvait se venger du duc lui faisait verser des larmes de rage, et c'était, pour les deux amants, une privation affreuse de ne pouvoir plus se parler ni se voir.

Cependant Gustave avait découvert la chambre de Maria ; aussitôt que la nuit était venue, il allait se blottir dans un coin et passait plusieurs heures les regards attachés sur les fenêtres de cette chambre. Deux cœurs qui s'aiment se comprennent si bien ! Maria, quoiqu'il lui fût impossible de distinguer l'être que ses regards apercevaient à peine, avaient senti aux battements de son cœur que c'était bien Gustave ; le vent semblait lui apporter son haleine ; aussi passait-elle une grande partie de la nuit à sa fenêtre. Que de sensations il y avait dans ces deux poitrines silencieuses ! que de mots d'amour dans ces regards qui perçaient l'obscur nuage de la nuit ! comme leurs âmes se mêlaient alors à tous les frémissements harmonieux ! comme elles s'identifiaient à ce grand charme qui fait que l'homme qui veille se croit le roi du monde ! Les étoiles du ciel étaient seules témoins de leur bonheur. Gustave et Maria éprouvaient, dans ces moments, des jouissances toutes divines ; mais l'ordre donné par le duc de retourner à Paris vint tout détruire.

Le comte de Larcourt avait écrit pour demander la main de Maria. C'était un homme d'une fortune immense et d'une vieille souche ; le duc de Meuden fut heureux d'une pareille demande et instruisit sa fille de sa volonté. Maria connaissait le caractère de son père ; elle comprit qu'il serait inutile de lutter, mais cette nouvelle lui porta un coup mortel. On partit donc pour Paris. Depuis que Maria savait qu'elle allait épouser le comte de Larcourt, elle éprouvait, en le voyant, un frisson involontaire, tel que le produit la vue d'un reptile. Le mariage eut lieu quelques jours après, et le soir, lorsque le comte se glissa avidement dans la chambre de Maria, il ne trouva dans le lit qu'un cadavre. Le lendemain, Gustave, qui était venu à Paris, vit un cercueil devant la porte de l'hôtel du duc ; on lui apprit que Maria s'était empoisonnée le jour même de ses nocces.

VERGNIOLLE.

CAUSERIES.

La course de chevaux préparée par le Jockey-Club a eu lieu vendredi, au Champ-de-Mars. Quatre chevaux se sont disputé le prix de 2,000 fr., qui est resté à *Bijou*, cheval de 7 ans 1/2, appartenant à M. de Menon et monté par Gabriel. *Bijou* a fourni ses trois tours de l'hippodrome en 3 minutes 2 secondes. Six chevaux sont entrés en lice pour le prix de 1,500 fr., qui est resté à *Ganimède*, cheval de 10 ans, appartenant à M. Oschier et monté par Daste. *Ganimède* a fait le parcours en 3 minutes 8 secondes. La coupe en vermeil, prix de la course au trot, a été gagnée par *Bonhomme*, cheval de 10 ans, appartenant à M. Ducrest, de Voiron, et monté par lui.

— La maçonnerie lyonnaise donnera une seconde fête au profit des ouvriers sans travail, le samedi 9 mai, à huit heures précises du soir, dans les salons du Grand-Orient, aux Brotteaux.

PROGRAMME.

Première partie. — Concert vocal et instrumental :

1. Ouverture à grand orchestre.
2. Air chanté par Mlle C...
3. Chœur des marins de la *Reine d'un jour*, par la société des Armoneggi, dirigé par M. Pajot.
4. Solo de violon, par M. Francisque Alday.
5. Air chanté par M. Joanny Bruyat.
6. Air de *Grâce de Robert*, par Mme Servajean.
7. Chœur des Contrebandiers aragonais.
8. Duo chanté par Mlle C... et M. Joanny Bédjat.
9. Air varié sur la flûte, par M. Donjon.
10. Romances chantées par Mme Servajean.

L'orchestre sera dirigé par M. Baptiste Esse.

Deuxième partie. — Bal.

Troisième partie. — *Le Mort sous le scellé*, vaudeville en acte, joué par MM. et MM^{mes} les artistes du Gymnase.

Quatrième partie. — Bal.

L'accueil bienveillant fait par les souscripteurs à la première fête maçonnique promet un nouveau concours, car il y a encore des infortunes à secourir et des larmes à essuyer.

Prix du billet : 3 fr. pour un cavalier et une dame.

— M. Henri Herz, le célèbre pianiste que tant de capitales ont tour à tour applaudi, est, assure-t-on, dans nos murs, où bientôt il se fera entendre. Pas un seul de nos dilettanti ne manquera certainement à l'appel d'un si beau talent que celui de cet artiste distingué, auquel sont réservés parmi nous de nouveaux et unanimes suffrages.

— Il va bientôt paraître un nouveau journal, destiné à faire révolution dans notre ville. Ce journal a pour titre : LE VENGEUR.

LE VENGEUR sera le défenseur déclaré de tous les artistes lyonnais. Il ne s'occupera que de l'art, mais il embrassera l'art tout entier : ainsi il discutera à la fois littérature, art dramatique, musique, peinture, sculpture, architecture, etc., etc., toujours avec l'intérêt des artistes lyonnais pour but. Ce journal naquit à Lyon ; il comblera une immense lacune dans les archives artistiques de notre ville.

Le format sera celui des feuilles ordinaires ; le journal sera imprimé avec tout le soin possible, de manière à pouvoir former un joli volume à la fin de l'année.

L'intention louable qui a présidé à la fondation du VENGEUR, la nouveauté d'un pareil journal, la variété et l'intérêt qu'il offre aux lec-

teurs, enfin le mérite de la rédaction confiée à des plumes déjà connues, tout nous fait espérer pour le nouveau-né un succès aussi grand que durable. (Voir aux annonces.)

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de M. Lecerf : *Quelle est au Grand-Théâtre la personne*

qui doit avoir la plus belle tenue? M. Siran a répondu : *C'est le chef d'orchestre, parce que c'est lui qui donne le ton.*

M. Pouglin a demandé : *Quels sont les châles qui font le plus de bruit?*

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LE VENGEUR,

REVUE LITTÉRAIRE, DRAMATIQUE, MUSICALE ET ARTISTIQUE DE LYON,

Paraissant tous les Dimanches,

A partir du 15 Mai 1840.

15 FRANCS PAR AN.

On s'abonne provisoirement chez M. DELEUZE, imprimeur, rue Saint-Dominique, 13.

EN VENTE,

à la librairie de **Chambet aîné**,
Quai des Célestins.

OMNIBUS DU CITADIN ET DU VOYAGEUR, pour connaître le prix des courses en fiacre, cabriolet, omnibus, et le stationnement de ces diverses voitures;

Augmenté de la Liste des Messageries pour tous pays, Bateaux à vapeur sur le Rhône et la Saône, Chemin de fer, etc., et de celle des Hôtels, Bains, Cafés, Théâtres, Cabinets littéraires, Musées, Bibliothèques, Tribunaux, Administrations, et autres établissements utiles; avec un petit Indicateur des principaux négociants.

IN-32. — PRIX : 50 c.

DUPINIANA ET SAUZETIANA, Recueil de bons mots, calembours, rébus et lazzis des députés, pairs, magistrats, littérateurs et artistes de l'époque;

Découverts et mis en lumière par les trois hommes d'état du *Charivari*, les rédacteurs du *Corsaire*, et autres sommités littéraires.

2^e ÉDITION, IN-32. — PRIX : 1 f.

Il y a à peine dix jours que la première édition a paru et déjà la deuxième est en vente. — Succès de vogue.

ÉCHOS DE LA NAVARRE, quelques souvenirs d'un officier de Charles V, par le baron H. du Casse.

Un joli volume format anglais, vignette. — PRIX : 5 f.

MANUEL COMPLET DE LA SOIERIE, contenant l'art d'élever les Vers à soie et de cultiver le Mûrier, la Fabrication des étoffes de soie et l'Histoire de la soie, etc.

2 vol. in-18, avec Atlas.

TROIS SALONS PROLÉTAIRES,

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES, coiffeur, continue de couper les cheveux pour 25 c., fait avec soin et dans le dernier goût.

Abonnement à la frisure, 5 cachets pour 1 fr.

Il tient des Perruques pour les théâtres bourgeois, Moustaches, Favoris, Barbes postiches en tous genres.

L'établissement vient d'être décoré à neuf, afin de ne rien laisser à désirer aux personnes qui voudront bien continuer à l'honorer de leur confiance.

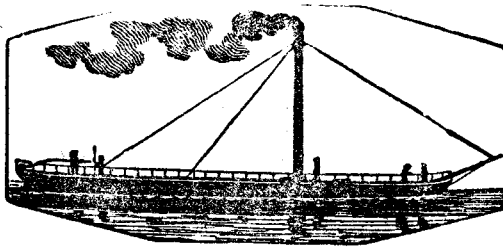
COMPAGNIE LYONNAISE du Balayage et du Nettoyement PARTICULIERS.

Les personnes qui désirent s'abonner pour le nettoyage de leurs maisons, ou pour le balayage de la voie publique devant leurs magasins, sont priées de ne pas confondre cette Compagnie avec une nouvelle qui vient de paraître sous le titre de *l'Urbaine*. La *Compagnie lyonnaise*, fondée à Lyon sous les auspices de M. le maire, encouragée par un grand nombre de conseillers municipaux qui lui ont confié le service de leurs maisons, a atteint le but qu'elle se proposait. Par elle des maisons sales et infectes sont devenues propres et saines. Parmi ses abonnements elle peut citer l'Hôtel-de-Ville, les théâtres, l'église réformée, 90 maisons appartenant aux hospices civils et un grand nombre de maisons particulières. Ces divers services, qui n'ont été confiés à la *Compagnie lyonnaise* qu'après de longs essais, lui ont acquis la confiance des administrations de ces établissements. — Le zèle et l'activité des inspecteurs assurent aux abonnés un service sûr et régulier. S'adresser, pour s'abonner, aux Bureaux de l'Administration, PLACE DE LA PLATIERE, 2.

AUX PAUVRES DIABLES, Rue de la Préfecture, 5, à Lyon.

Continuation de la Liquidation DE CES MAGASINS.

On y trouve des calicots d'Alsace pour chemises, première qualité, à 55 c., les mêmes qui se paient partout 80 c. — Des tissus Sainte-Marie, grande lèze, à 85 c., le tablier valant 1 fr. 50 c. — Des indiennes bon teint à 50 c., en très-jolie toile et des-sins nouveaux, ce qui établit les robes à 3 fr. — De jolies mousselines-laines pour robes, à 1 fr. 25 c., valant 2 fr. 50 c. partout. — Un assortiment de schalls en tous genres, ainsi que d'autres objets qui seront vendus beaucoup au-dessous du cours.



LE PAPIN Du Rhône,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

PARTIRA DU PORT DES CORDELIERS,

3 fois par semaine, à 5 h. du matin,

POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.

PATE PECTORALE ET SIROP PECTORAL De Nafé d'Arabie,

Contre les Rhumes, Catarrhes, Enrouements, Coqueluches, Asthmes et Maladies de poitrine.

RACAHOUT DES ARABES.

Seul aliment approuvé pour les convalescents, les dames, les enfants et toutes les personnes faibles de l'estomac.

Au Dépôt général de la Pharmacie des Célestins;

Chez VERNET, place des Terreaux; CLARAZ, rue Neuve, à Lyon.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviens MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

DÉPOT

DE

PRESSES A COPIER

AVEC REGISTRES, TIMBRE SEC ET PROMPT-COPISTE,

Pouvant imprimer jusqu'à 10 épreuves.

A des prix bien au-dessous de ceux connus jusqu'à ce jour.

Au Magasin de papiers, place de la Préfecture, 8.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

EN VENTE,

Chez **NOURTIER, Libraire**,
Rue de la Préfecture, n° 6.

Atlas géographique, statistique et progressif des départements de la France et de ses colonies, par Tardieu; 98 cartes.

Cet ouvrage est remarquable par son exactitude jusque dans les plus petits détails.

Dictionnaire complet de tous les lieux de la France et de ses colonies, 2 forts vol. in-8°, contenant ensemble plus de 2,000 pages à deux colonnes; au lieu de 18 f.

Dictionnaire biographique universel, orné de 120 portraits, 4 vol. grand in-8° à deux colonnes; au lieu de 22 f. 50 c. net,

Collection complète des Manuels de Roret. Pièces de théâtre. — Nouveautés en lecture. Livres étrangers.

Au Parisien.

A. BERTOME, Tailleur de Paris,
Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habillements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon, — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots et d'Habillements d'été.

BAINS DU JARDIN

(EAU DU RHÔNE),

Rue Belle-Cordière, 5, et rue Bourchanin, 4, à LYON.

M. CHARRUY vient de faire mettre entièrement à neuf cet Etablissement déjà connu; rien n'a été épargné pour réunir la salubrité à la propreté.

La bonne tenue de ces bains fait espérer à leur propriétaire une confiance qu'il s'efforcera toujours de mériter.

L'ouverture a eu lieu le Mercredi 8 Avril 1840. On porte des bains à domicile.

MAISON DES DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50

EXPOSITION

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour été, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES, Un Habilleme complet et de commande sera rendu.

MARLEIX
PARIS
COLS
TAILLEUR
GHEMISES
13, PLACE
PLATRE, LYON.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS.